



COPYRIGHT (C) 2024, MAEBAU/SHUTTERSTOCK. NO USE WITHOUT PERMISSION.

Pour Audrey Millet, si vous achetez un T-shirt à moins de 49 €, c'est qu'il y a un problème : soit la qualité n'est pas terrible, soit ce sont les êtres humains.

dent pas au volume vendu ?

En effet, c'est un mensonge total. La sous-traitance, c'est l'excuse. D'ailleurs, il faut arrêter de créer de nouvelles marques de mode, on a largement de quoi se vêtir ! Et il y a trop d'écoles de mode. Tout le monde pense qu'il va devenir Karl Lagerfeld, or il ne sera que vendeur chez Décathlon. Certaines marques cherchent à enquêter sur la sous-traitance, parce qu'ils ne savent pas vraiment, en réalité. Car vous pouvez sous-traiter à un, qui sous-traite à un autre, et c'est une chaîne sans fin. Certains essaient la transparence, comme Benetton, qui a publié un tableau Excell de 700 lignes. Mais qui va tout analyser ? Personne. Les États ne font pas leur boulot. Il faut redissocier le pouvoir politique et le pouvoir économique – ce qui me semble infaisable, bien entendu – pour ne pas laisser le secteur industriel nous faire manger du surimi au mercure ou porter des culottes au plomb.

Vous racontez que les Wenzhou ont appris le savoir-faire d'artisans italiens auprès d'eux, contre rémunération. Puis ils sont retournés en Chine pour lancer la fabrication. Quand les produits arrivent en Italie, il n'y a plus qu'à

leur apposer l'étiquette "Made in Italy".

Le Wenzhou qui débarque ici est hyper brillant, c'est un vrai cerveau. Nous, on n'arrive pas à comprendre qu'il faut penser comme lui. C'est-à-dire se demander, quand il y a une nouvelle loi, comment la contourner. C'est ça, le but, parce que seul le business compte. Il y a l'histoire de Pasquale, un tailleur italien qui a appris aux Wenzhou comment faire des vêtements. Il a dû être exfiltré de Naples car les Napolitains voulaient le tuer. Mais les Napolitains ont adoré recevoir les contrefaçons chinoises. Au début, elles n'étaient pas géniales, mais les douaniers n'étaient pas formés pour les reconnaître. Donc ils pouvaient faire du business. Ils les envoyaient même à New York. Puis les Chinois sont devenus trop nombreux, et ils leur ont dit : ici, à Naples, c'est notre business. Donc les Chinois sont allés à Prato. Où le quartier chinois est gigantesque. Ils ont tout racheté : les bars-tabacs, les petites épiceries (qu'ils font tenir par des Pakistanais et des Bangladais), les jeux d'argent, les hôtels.

Vous constatez une hiérarchie : les Chinois sont "en haut de la pyramide raciale et salariale", les Pakistanais et les

Bangladais au milieu, et les Africains tout en bas.

On sait ce qu'est le racisme, on s'y oppose, mais on ne se rend pas compte jusqu'où ça va. Un Africain ne vaut rien. Parce qu'il en arrive tout le temps, et que la démographie africaine est galopante. Le problème, c'est que l'Afrique est un continent, pas un pays. Donc pour s'entraider, c'est plus compliqué que si vous êtes Pakistanais : le Malien n'aime pas le Sénégalais, le Sénégalais n'aime pas l'Ivoirien. C'est un bordel incroyable. Et au milieu, il y a le Nigéria...

Avez-vous eu des problèmes depuis que vous avez publié ce livre ?

Aucun. Mais je m'attendais au pire. Très honnêtement, j'étais très stressée, prête à disparaître. Tout avait été prévu. Mais je n'ai eu aucun souci. Même à Prato, où je retourne tous les étés. Mais je ne suis pas allée parler du livre à Marseille. Il est paru le 30 août, au moment où le président Macron envisageait de créer un ministère de la migration. C'est le premier livre que j'écris pour lequel je n'ai reçu aucune demande d'interview télé. Donc il y a un lien. Je pense que le meilleur moyen de tuer des idées ou des faits, c'est de ne pas en parler.

"Abdoul hallucine. On lui propose bien des conditions de vie d'esclave, là, en Toscane, en Europe. Mais le prix lui convient, donc il débute son test d'embauche, assez sûr de lui. Accroché à sa machine, il coud des tee-shirts, appuie sur la sonnette à chaque pièce et le gérant vérifie le travail."

Extrait